

PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 80

LES CRISES DE SUBSISTANCES EN LAURAGAIS

À LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV :

L'exemple de Baziège

Association
Les amis des archives
de la Haute-Garonne



Par
Gilbert FLOUTARD

Texte de l'intervention effectuée à l'occasion
du **colloque historique de Baziège**,
le samedi 12 octobre 1996

*

* *

« A peste, bello et **malafame**, liberanos Domine ! »
« De la peste, de la guerre et de la **famine**, délivrez-nous, Seigneur ! »

*

* *

La plupart des historiens s'accordent aujourd'hui pour reconnaître que la fin du règne de Louis XIV fut une des périodes les plus tragiques de notre histoire. Le pays se trouve, en effet, confronté, à ce moment-là, à une **profonde crise financière** aggravée par les conséquences funestes des guerres, qui, de 1668 à 1713, opposent le Roi de France à la plupart des souverains d'Europe.

C'est dans ce contexte difficile que surviennent en l'espace de 20 ans, de 1693 à 1713, **trois graves crises de subsistances**, en 1693-94, en 1709-1710 et en 1712-1713 qui affectent la plupart des provinces du royaume.

Comment ces trois crises se sont-elles manifestées et comment ont-elles été ressenties dans le **Midi toulousain** et plus particulièrement dans le **Lauragais**, à **Baziège** notamment ? Quelles ont été leurs **conséquences à court et à long terme** sur les populations qui les ont subies ? Telles sont les questions que nous nous sommes posées et auxquelles nous nous efforcerons de répondre à la lumière des informations fournies par les nombreux documents que nous avons consultés.

Mais avant de répondre à ces questions, il convient, je crois, de rappeler l'**origine** et le **processus de développement** de ces **crises de subsistances** appelées aussi par les historiens « **crises de type ancien** » ou d'« **Ancien Régime** » dans la mesure où ce type de crise disparaît à la fin de l'Ancien Régime.

*** Origine et processus de développement des crises de subsistances**

Pour bien comprendre ces crises, il faut se rappeler qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, le **pain constitue la base même de l'alimentation des hommes**. Sa consommation quotidienne est bien plus importante que de nos jours. Elle atteint, en moyenne, pour un adulte, 600 à 700 g. par jour : qu'il s'agisse de pain blanc fait avec de la farine de pur froment, consommé par les couches sociales les plus favorisées ou de pain bis fait avec de la mixture (mélange de blé et de seigle) réservé aux gens de condition modeste.

En dehors du pain, il **n'existe pas de véritable nourriture de substitution**. Le riz n'apparaît que timidement dans les menus des hôpitaux, au XVIIIe siècle, quant à la pomme de terre, sa culture ne se développe dans le Midi toulousain qu'au cours de la période du Consulat et de l'Empire⁽¹⁾.

Le pain constituant l'élément essentiel de l'alimentation, on comprend mieux, dès lors, qu'un soin tout particulier soit porté aux labours et aux semailles ainsi qu'aux différents travaux qui, de la moisson au battage, permettent de se procurer les grains indispensables à la survie des hommes. Tant que les récoltes ne sont pas levées, elles sont surveillées avec la plus vigilante attention, surtout en période de disette. Il arrive parfois que les communautés soient obligées, à ce moment-là, de recruter « des messiers ou mességières » pour les protéger. Toute destruction de récolte avant maturité est punie avec la plus extrême rigueur. Songez qu'en 1749, à Saint-Félix-Lauragais un habitant de la ville est condamné à mort pour avoir saccagé des champs de blé en herbe. Ayant réussi à s'échapper des prisons du château où il était enfermé, il sera solennellement « brûlé en effigie » sur la place du village devant la population rassemblée.

Pourquoi autant de précautions et une telle rigueur ?

Tout simplement parce qu'en période normale la production de grains suffit à peine à la consommation des hommes et que, d'une année à l'autre, les excédents de récolte, à supposer qu'ils existent, ne peuvent être longtemps conservés. L'abondance des rongeurs ainsi que le développement des moisissures et de la vermine rendent vaines, en effet, toute tentative allant dans ce sens.

Pourquoi une telle faiblesse de la production de grains ?

Cela s'explique aisément. En effet, les surfaces cultivées sont relativement réduites dans la mesure où dans le Midi toulousain, en particulier dans le Lauragais, on pratique, à la fin du règne de Louis XIV, l'**assolement biennal**. Seules, chaque année, la moitié des terres cultivables sont ensemencées, l'autre moitié restant en jachère. Il est nécessaire, en effet, de laisser « reposer la terre » pendant un an si l'on veut obtenir des récoltes convenables. L'**assolement triennal** qui associe les prairies artificielles (luzerne, trèfle, sainfoin) permettant d'améliorer les rendements n'apparaît timidement dans le Lauragais que dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, à l'instigation de grands propriétaires fonciers novateurs comme **Picot de Lapeyrouse** à Montastruc et à Lapeyrouse-Fossat, de **Villèle** à Mourvilles-Basses, du **marquis d'Escouloubre** à Vieilleville ou du **Président de Saint-Félix** à Mauremont.

Les **défrichements** qui permettraient d'augmenter les surfaces cultivées, faute de moyens efficaces, demeurent limités et ne concernent que des terres le plus souvent peu fertiles.

(1) Seul, le maïs dont la farine est consommée par les hommes, peut constituer en période de pénurie « une nourriture de substitution » fort utile pour éviter la famine.

Signalons que le maïs apparaît pour la première fois en octobre 1639 sur la mercuriale de Toulouse et qu'à la fin du XVIIe siècle on le cultive pratiquement dans tout le Lauragais. Les surfaces consacrées à sa culture sont cependant relativement limitées.

Quant à l'**écobuage**, c'est-à-dire l'incendie des bouziques (friches) lorsqu'il est pratiqué, il s'avère décevant dans la mesure où les surfaces ainsi récupérées doivent être rapidement abandonnées en raison de la médiocrité des sols.

Par ailleurs, même sur les bonnes terres, **les rendements sont fort modestes**.

Une enquête de 1773⁽²⁾ nous apprend qu'à Montgiscard, lorsqu'on sème un grain de blé, on en récolte, en année normale, à peine un peu plus de 7, ce qui est fort peu pour un pays de terrefort réputé fertile. Dans les pays de boubènes (plaines alluviales) le rendement est bien inférieur. A Labarthe-sur-Lèze, dans la vallée de l'Ariège, il est de un peu moins de quatre pour un. Ce qui est tout à fait dérisoire, surtout si on compare avec les rendements actuels (47 à 50 pour 1)⁽³⁾.

Pourquoi une telle faiblesse des rendements ?

Plusieurs raisons expliquent la modicité des rendements.

D'une part, **les labours sont peu profonds** en raison de l'outillage rudimentaire utilisé. Les charrues le plus souvent en bois (araires armés d'un soc en fer) ne font qu'écorcher le sol⁽⁴⁾.

D'autre part, **les fumures sont nettement insuffisantes**. En effet, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle domine très largement, dans le Lauragais, le cheptel ovin. Le nombre de vaches et de bœufs demeure très limité de telle sorte qu'on ne dispose que de quantités très faibles de fumier pour amender les terres⁽⁵⁾.

Par ailleurs, on est obligé de **semer dru** pour empêcher que la vermine et les rongeurs ne dévorent la totalité des grains confiés à la terre. (A titre d'exemple sur un arpent de terre (59,27 ares mesure de Baziège) on sème généralement 1 setier ½ de blé⁽⁶⁾ « purgé à deux cribles » ce qui représente près de 2,6 hl/ha, contre 1,7 hl environ/ha, actuellement).

De plus, comme on sème toujours du grain provenant des mêmes souches, la **semence est plus ou moins abâtardie** ce qui ne favorise pas, convenons-en, les rendements.

Si l'on considère un rendement moyen de 6 à 7 pour un en année normale, on s'aperçoit que la **récolte obtenue permet tout juste de nourrir les hommes**. En effet, dès que la récolte est levée, il faut aussitôt **prélever la semence** qui servira pour les semailles de l'automne suivant. Il faut aussi ôter les redevances payées en nature : **dîmes** pour l'église (de 1/10 à 1/15^e des récoltes suivant les communautés), **censives** ou **champarts**

(2) A.D.H.G C 107.

(3) A Nailloux, on sème 140 kg de grains par hectare et on récolte actuellement en moyenne 65 à 70 quintaux/ha.

(4) La « mousse » formée d'un soc triangulaire en fer ne se répand dans le Midi toulousain que dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

(5) A Lavalette, dans le canton de Verfeil, on dénombre, en 1695, 20 paires de bœufs ou de vaches dans une communauté qui ne compte pas moins de 90 feux.

(6) 1 setier mesure de Baziège = 93 litres environ.

payés en nature au seigneur, dans la mesure où la plupart des terres exploitées sont des tenures. Si l'on enlève, par ailleurs, la quantité de blé nécessaire à la consommation familiale, on constate que **la part commercialisable est fort réduite**. En année normale, la récolte suffit à peine à l'approvisionnement des villes. Aussi, presque chaque année, dès qu'arrivent les mois de mai et de juin, c'est-à-dire l'époque de la **soudure**, les quantités de grains offertes sur les marchés sont en diminution de telle sorte que **les prix ont tendance à s'élever**. Il s'agit là d'un phénomène constant observé à peu près partout. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les fourreaux ou mercuriales des communes où existent des marchés. C'est le cas notamment à Toulouse à la halle de la Pierre Saint-Géraud⁽⁷⁾. Il faut attendre la fin du mois de juillet ou le début du mois d'août pour voir, enfin, avec l'arrivée de la nouvelle récolte, les prix retrouver leur niveau normal.

Mais il arrive aussi parfois qu'à ce moment-là **les prix au lieu de baisser continuent à s'élever progressivement**, ce qui signifie que la nouvelle récolte est déficitaire par suite de **mauvaises conditions climatiques**.

Il suffit, en effet, que l'hiver ait été particulièrement rigoureux au point de geler les blés en herbe⁽⁸⁾ ou que les pluies de printemps aient été abondantes suivies de fortes chaleurs provoquant le développement de maladies cryptogamiques comme le charbon ou que de violents orages de grêle détruisent les récoltes non encore levées pour que le spectre de la disette voire de la famine apparaisse avec toutes ses conséquences tragiques.

Les témoignages abondent pour signaler ces « années disetteuses ». Qu'il s'agisse des « livres de raison » tenus par des particuliers, des registres paroissiaux ou des délibérations plus officielles des administrations hospitalières, consulaires, ou diocésaines... Tous évoquent avec un luxe de détails ces calamités atmosphériques génératrices de malheur et de misère.

Dès que la récolte s'annonce déficitaire, les prix commencent aussitôt à monter sur les marchés mal approvisionnés. La flambée des prix est d'autant plus sensible, que, très souvent, des marchands peu scrupuleux, se répandent, alors, dans les campagnes, pour acheter à bon prix, aux paysans leurs maigres récoltes dans l'espoir de réaliser, le moment venu, de substantiels profits. En stockant le grain **ces marchands spéculateurs contribuent à accélérer la montée des prix.**

Lorsqu'ils ont épuisé toutes leurs ressources, les habitants des campagnes les plus démunis : brassiers, métayers, maîtres-valets, petits propriétaires, artisans, mettent en gage leurs maigres biens pour emprunter à des taux usuraires, auprès des nantis, l'argent indispensable à leur survie. Parfois même, ils n'hésitent pas lorsqu'ils y sont contraints, à vendre à vil prix ce qu'ils possèdent. Lorsqu'ils ont épuisé la totalité de leurs ressources ils viennent avec leur famille grossir le flot des mendiants qui se pressent à l'entrée des villes.

⁽⁷⁾ Consulter l'ouvrage de Georges et Geneviève Frêche : *Les prix des grains, des vins et des légumes à Toulouse (1486-1868)* publié aux Presses Universitaires de France, en 1967.

⁽⁸⁾ A la fin du XVII^e siècle l'Europe occidentale connaît des hivers extrêmement rigoureux. On assiste à une dégradation générale du climat. C'est l'époque du « petit âge glaciaire » qui débute à la fin du XVI^e siècle et se poursuit jusque vers les années 1850. On assiste à une avancée générale des glaciers dans les Alpes. Cf. E. Le Roy Ladurie, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Flammarion, 1967.

A la faveur de la crise, on assiste à la **paupérisation des plus humbles** et à une **accentuation des clivages sociaux** dans la mesure où les plus aisés accroissent à bon compte leur patrimoine foncier.

Par ailleurs, la misère, la malnutrition provoquent un affaiblissement des organismes. **La moindre épidémie, bénigne en temps normal, a des effets destructeurs.** On assiste alors à une **montée catastrophique de la mortalité** qui affecte en priorité les plus faibles, c'est-à-dire les enfants et les vieillards.

Quant aux naissances, elles diminuent dans des proportions inquiétantes soit à cause du décès des futures mères soit en raison de la baisse des conceptions due à un phénomène bien connu, l'**aménorrhée**⁽⁹⁾ provoquée par la carence alimentaire.

Au total, si on fait un bilan sur le plan démographique, on peut dire que les crises de subsistances entraînent des **soldes naturels négatifs** pouvant atteindre des proportions désastreuses. Il n'est pas rare de voir dans certaines communautés des chutes de population qui avoisinent les 10 % du nombre d'habitants. C'est le cas notamment à Venerque en 1693-94 et à Lavalette en 1712-1713. Cette année-là, la mortalité infantile atteint, dans cette dernière communauté, un taux record de 567 ‰. Plus d'un enfant sur deux qui naît meurt avant d'avoir atteint l'âge de un an.

Par ailleurs, de véritables « **classes d'âge creuses** » se constituent qui correspondent aux périodes de crises. Ainsi, 20 ans après la crise de subsistances de 1712-1713, en 1734-1735, nombreuses sont les communautés du diocèse de Toulouse qui sont dans l'incapacité de fournir un contingent suffisant de jeunes gens aptes à tirer au sort pour la milice. Ceux qui sont présentés sont dans un état sanitaire si déplorable qu'ils doivent être exemptés. Beaucoup n'atteignent pas la taille requise pourtant bien modeste (1,60 m.).

Enfin, la **montée de la misère et de la mortalité marquent profondément les esprits** et induit chez les hommes qui subissent, impuissants, tous ces malheurs, un sentiment de culpabilité. Ils se tournent tout naturellement vers Dieu qu'ils implorant, persuadés qu'ils sont que toutes les épreuves qu'ils subissent leur sont envoyées par le ciel pour les punir de leurs péchés. On assiste un peu partout à des débordements de ferveur.

Il suffit cependant d'une ou deux bonnes récoltes de grains pour qu'avec l'abondance tout revienne progressivement dans l'ordre, pour que « la vie l'emporte de nouveau sur la mort » et que, peu à peu, l'espoir renaisse.

Après cette évocation de l'origine et du processus de développement des crises de subsistances nous allons voir comment chacune des crises de la fin du règne de Louis XIV a été ressentie dans le Lauragais, tout particulièrement à Baziège.

⁽⁹⁾ Absence de flux menstruel qui rend les femmes stériles. Ce phénomène a été observé au cours de la Seconde guerre mondiale dans les camps de concentration ainsi qu'à Rotterdam.

*** Les crises de subsistances de la fin du règne de Louis XIV à Baziège****• Et tout d'abord la crise de 1693-94**

Elle intervient à la suite d'un hiver rigoureux suivi d'un printemps pluvieux auquel succède sans transition un été torride. **C'est une des crises les plus graves de l'Ancien Régime** dans la mesure où elle affecte la plupart des provinces du royaume.

Dans le Lauragais, la récolte de grains est tout à fait catastrophique, non seulement celle de blé et de seigle mais aussi celle de maïs. A partir de septembre 1693 les prix du setier de blé ainsi que les autres grains s'élèvent progressivement jusqu'au mois de mai 1694 à la Halle de la Pierre Saint-Géraud à Toulouse. A ce moment-là, les prix sont trois fois plus élevés qu'en septembre 1692.

Faute de moyens pour subsister les gens sans ressources : brassiers, artisans, mettent en gage leurs maigres biens (lopins de terre, maisons, outils) pour emprunter l'argent nécessaire à leur survie auprès des nantis, à des taux usuraires. Parfois même, ils sont obligés de vendre le peu de bien dont ils disposent, à vil prix, pour se procurer les moyens indispensables à leur subsistance.

A Baziège, le notaire, **Barthélémy Martin** n'a jamais été autant sollicité qu'au cours de cette période difficile⁽¹⁰⁾. Les « emprunts gagés » qu'il enregistre sont en nette progression ainsi qu'on peut en juger. Alors qu'en 1692 on en comptait 22, en 1693 on en dénombre 25, en 1694, 37. Leur nombre redescend à 12 en 1695. La progression est encore plus spectaculaire en ce qui concerne les ventes de biens-fonds. En 1692 on relevait 14 ventes, en 1693, 35, en 1694, 59, en 1695, 12 à peine. Si l'on examine ces ventes on s'aperçoit qu'il s'agit dans la plupart des cas de petites parcelles de moins d'un arpent appartenant à des brassiers, des artisans, achetées le plus souvent par des notables ou de riches marchands.

Lorsqu'ils ont épuisé leurs ressources et qu'ils n'ont plus rien pour subsister, les brassiers, les artisans, les petits propriétaires fonciers quittent avec leur famille leurs maisons pour aller mendier dans les villes comme Toulouse, Lavaur, Castelnaudary dans l'espoir d'être secourus par des âmes charitables ou accueillis dans les hôpitaux.

Voici à ce sujet ce qu'écrit le greffier de l'Hôtel-Dieu de Lavaur dans une délibération du début de l'année 1694⁽¹¹⁾ :

« ... Le nombre de pauvres augmentait tous les jours. Leur nombre passa à plus de 280 sans compter les malades dont le nombre était fort grand.

Le nombre des pauvres était si grand que tous les revenus, quêtes, charités ne suffisaient plus pour les nourrir.

La distribution de pain à l'issue de la messe célébrée en la chapelle Notre Dame la Belle passa à 8 quintaux par semaine.

(10) A.D.H.G. 3 E 17826.

(11) Archives municipales de Lavaur.

... La campagne était remplie de pauvres. Ils marchaient nuit et jour. Des familles entières se présentaient à la porte de la ville. Ceux qui étaient de garde touchés de leur grande misère n'osaient leur refuser l'entrée...

Ces passants mendiant le jour secrètement et la nuit s'allaient jeter aux portes des maisons avec de grands cris et gémissements.

Les jours de marché, la ville était remplie de paysans chargés de leurs meubles pour les vendre pour acheter du pain. Les artisans vendaient les outils qui servaient à gagner leur vie. Cependant, il en mourait beaucoup de faim par tous les endroits...

Le Parlement à la vue de tant de misère donna un arrêt permettant aux femmes de vendre leurs biens dotaux pour se conserver la vie et à leur famille. (sic) »

A Baziège, l'hôpital Saint-Robert est de trop faible capacité pour accueillir tous les malheureux venant des campagnes environnantes (Tarabel, Saint-Léon, Villenouvelle...) qui, dès la fin de l'automne se pressent à l'entrée de la ville. Le curé de la paroisse Sainte-Colombe⁽¹²⁾ ému par la grande misère qui règne autour de lui note sur son registre paroissial, à la fin de l'année 1693, ces quelques mots qui se passent de commentaires : « Méchante, pauvre et rudissime année ».

Quant à celui de la paroisse St-Etienne dont l'église est située au cœur même du village, il enregistre parmi les personnes décédées un grand nombre de tout jeunes enfants dont certains ne sont pas originaires de la commune comme celui-ci « qui a été trouvé mort dans l'allée du château de Lastours, qu'on dit être natif de St-Léon, et qu'il enterre le 18 décembre 1694, au cimetière St Robert ».

Le registre paroissial de l'église St Etienne étant particulièrement bien tenu⁽¹³⁾, il nous est possible d'évaluer l'impact démographique de la crise de 1693-94.

Pour cela nous avons relevé les baptêmes, mariages et décès enregistrés au cours de la période 1692-1694.

Années	Baptêmes	Mariages	Décès
1692	27	7	18
1693	45	5	75
1694	18	4	79
Totaux	90	16	172

L'examen des chiffres indiqués dans le tableau nous permet de constater que le solde naturel au cours de cette période est largement négatif.

(- 172 décès + 90 baptêmes) = - 82 habitants.

L'agglomération de Baziège étant constituée par un peu moins de 200 feux⁽¹⁴⁾ pouvant représenter une population d'environ 850 à 900 habitants, on peut considérer

(12) La Communauté de Baziège est formée de 3 paroisses. Une paroisse urbaine : St-Etienne et deux paroisses rurales : Ste-Colombe et St-Martin des Camps.

(13) A.D.H.G. 2 E 2746.

qu'au cours de la crise de subsistances de 1693-1694 près de 10 % de la population du village a disparu⁽¹⁵⁾, ce qui est considérable. Baziège a donc été très touchée par la crise. Elle est très affaiblie et surtout très appauvrie. Les registres de capitation de 1695⁽¹⁶⁾ en sont un témoignage éloquent.

Pour l'ensemble de la communauté (secteur urbain et rural) sur 269 feux (familles) 53 sont considérés comme insolvables (mendiants). Parmi les 3 paroisses qui forment la communauté, **Ste Colombe** est sans conteste la plus misérable. On dénombre, en effet, dans cette paroisse rurale 16 feux portés comme étant « mendiants » sur un total de 47 soit plus de 1/3 des feux.

Parmi les mendiants figurant sur les rôles de capitation on trouve une majorité de brassiers, de veuves, quelques artisans, notamment des tisserands et même un laboureur.

Les communautés environnantes ne sont guère mieux loties. A Montbrun-Lauragais 23 % des feux sont considérés comme mendiants. A Donneville 17 % à Villeneuve 23 %...

Ainsi, la crise de subsistances de 1693-1694 a été très durement ressentie à Baziège comme dans la plupart des communautés du Lauragais. Celle-ci a entraîné une véritable crise démographique et une aggravation sensible de la misère ainsi qu'en témoignent l'ensemble des documents consultés.

Cependant, à partir de 1695-96, les récoltes retrouvent progressivement un niveau normal. Le nombre de baptêmes redevient supérieur à celui des décès et l'on se reprend peu à peu à espérer. On assiste à une lente et régulière remontée de la population. Bientôt la crise qu'on vient de subir dans toute sa rigueur ne sera plus qu'un mauvais souvenir que l'on se hâtera d'oublier.

Hélas ! Quelques années plus tard, surviennent une série incroyable d'accidents climatiques qui vont plonger de nouveau les populations du Midi toulousain et notamment celles du Lauragais dans le désespoir et la misère.

C'est d'abord le **terrible hiver 1709** qui détruit les blés en herbe ainsi que la plupart des arbres fruitiers et des vignes. Puis, après une période de rémission de deux ans, survient en 1712-1713 une « nouvelle année disetteuse » particulièrement dure. Cette année-là, en effet, le « printemps pourri » est suivi d'un été précoce et torride, au cours duquel de violents orages de grêle détruisent les récoltes avant maturité. Comme en 1693-1694, se produit alors une nouvelle grave crise de subsistances avec son cortège de misère et de malheurs.

Partout réapparaît le spectre de la famine et de la mort⁽¹⁷⁾.

Comment ont été ressenties ces deux crises à Baziège ?

(14) A.D.H.G. C 1081, capitation de 1695.

(15) Au cours de la seule « année-récolte » août 1693-juillet 1694 on a enregistré 119 décès et seulement 39 baptêmes.

(16) A.D.H.G. C 1081, capitation de 1695 de Baziège. (Impôt établi par déclaration royale du 18 janvier 1695 qui frappe tous les feux).

(17) En 1712-1713, les maïs sont détruits tout comme les blés.

• **Les crises de 1709-1710 et 1712-1713 à Baziège**

Tout comme en 1693-94 on assiste en 1709-1710 à une flambée spectaculaire des prix et à une montée de la misère et de la mortalité, renouvelée deux ans plus tard en 1712-1713. Cette deuxième crise dans la mesure où elle intervient peu de temps après celle de 1709-1710 ne fait qu'accentuer les effets négatifs de la précédente.

On assiste une nouvelle fois à une chute brutale de la population ainsi qu'en témoignent les relevés que nous avons effectués sur le registre de la paroisse St-Etienne qui apparaissent dans le tableau ci-dessous⁽¹⁸⁾.

Années	Baptêmes	Mariages	Décès
1709	-	-	-
1710	28	11	44
1711	24	10	56
1712	28	9	39
1713	33	15	50
1714	29	7	43
Totaux	142	52	232

Comme on peut le constater de 1710 à 1714 on enregistre dans la paroisse St-Etienne un solde naturel négatif (+ 142 baptêmes - 232 décès) = - 90 habitants, comparable à celui qui avait été observé quelque 20 ans plus tôt en 1693-1694.

Une nouvelle fois donc, on note une chute sensible de la population compensée seulement vers la fin du premier tiers du XVIIIe siècle grâce surtout au taux élevé de fécondité⁽¹⁹⁾.

Sans tomber dans un catastrophisme exagéré, on ne peut toutefois pas nier que les crises de subsistances qui ont affecté le Midi toulousain et plus particulièrement le Lauragais à la fin du règne de Louis XIV ont profondément marqué les hommes qui les ont vécues. Elles constituent un facteur historique majeur qu'il ne faut pas négliger si l'on veut comprendre les comportements et les mentalités de nos lointains ancêtres. L'exemple de Baziège est là pour nous le rappeler au cas où nous l'oublierions.

(18) L'année 1709 ne figure pas sur le registre de la paroisse St-Etienne.

(19) Sous le règne de Louis XV, une femme donne naissance en moyenne à 5,4 enfants.

Evolution du prix du setier de blé, de seigle et de millet de 1708 à 1715
 au marché de la Pierre Saint-Géraud à TOULOUSE. (prix exprimés en livres)





